CIRCULAIRE

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL,

AU SUJET

DES SOURDS-MUETS.



MONTREAL,
DES PRESSES DE LOUIS PERRAULT,
RUE SAINT VINCENT.
1856.

Circulaire de Sa Grandeur Mongr. l'Evêque de Montréal, au sujet des Sourds-Muets.

MONTRÉAL, LE 26 SEPTEMBRE, 1856.

MONSIEUR,

En prenant, le 23 Octobre, 1854, la route de la Ville sainte, je me sentais pressé du désir de ne voyager que pour le plus grand bien du Diocèse. Avec cette pensée, qui ne m'a pas quitté un instant, j'ai cherché à bien connaître celles des habitations de l'Ancien Monde, qui pouvaient nous fournir des modèles à suivre dans les œuvres que nous avons à faire, dans notre Pays, encore jeune sans doute, mais qui offre néanmoins tant de ressources pour le bien.

Une des œuvres qui me préoccupaient, à mon départ, était l'instruction des Sourds-et-Muets. Il s'en trouvait alors plus de douze cents, dans cette Province; et nous n'avions pour les instruire que deux petites écoles, une au Côteau St. Louis, pour les garçons, et l'autre à la Longue-Pointe, pour les filles.

Dans le désir de porter un secours plus efficace à tant de pauvres êtres, si disgraciés de la nature, je m'arrêtai, chemin faisant, à Lyon, cette ville des bonnes œuvres; et je visitai l'Institution, que dirige un Sourd-et-Muet, M. Forestier, avec un grand succès. J'étais accompagné, dans cette visite, de M. Querbes, Fondateur et Supérieur Général des Clercs Paroissiaux de St. Viateur, dont les Frères tiennent, comme on le sait, l'école de Sourds-Muets de Montréal.

A la vue du bien qui s'opère dans cette école, où rien n'est épargné, pour l'avancement des Elèves du Mutisme, dans la piété et la science, je sentis un désir véhément de doter la Ville et le Diocèse de Montréal d'une semblable Institution. Je témoignai donc au Professeur et aux Elèves de cet intéressant établis-

sement, presque tous Sourds-Muets, le besoin qu'avaient de bons Instituteurs leurs frères d'infortune, au Canada ; et je les engageai à prier pour leur obtenir cette insigne faveur.

De mon côté, je déposai aux pieds de l'*Immaculée Vierge*, dont la gloire était l'objet unique de mon voyage, le vœu que je formais, dans le secret de mon âme, pour tant d'infortunés. Cette Mère de Miséricorde voulut bien ajouter cette grâce singulière à tant d'autres, dont elle a daigné me favoriser, pendant mon long voyage. Car quelques jours après la grande solennité de la définition du dogme de son *Immaculée Conception*, je reçus de M. Querbes la bonne nouvelle qu'un Sourd-Muet très-intelligent de l'Institution, que nous avions visitée ensemble, demandait à entrer dans sa Congrégation, pour se consacrer à l'instruction de ses frères du Canada.

A mon retour de Rome en Erance, j'examinai ce Sourd-Muet, et lui trouvant d'excellentes qualités avec une assez bonne vocation, je lui fis faire ses vœux de religion ; et bientôt après il se mit en route pour ce Pays, afin d'y continuer l'œuvre si belle qu'avait commencée M. Lagorce, avec tant de bonne volonté.

En arrivant, ce bon frère s'est mis à l'œuvre. Et outre une dizaine d'élèves à qui il a fait l'école, au Côteau St. Louis, il s'est mis avec beaucoup de zèle à faire le catéchisme à un grand nombre de Sourds-Muets, qui se trouvent à Montréal ; et qui, pour recevoir l'instruction religieuse, se sont réunis d'abord à l'église de Bonsecours, puis à la Providence.

Le langage mimique, dont il lui a fallu se servir, pour se faire comprendre de ses frères d'infortune qui ne savent ni lire ni écrire, n'a pas manqué d'exciter l'intérêt des *parlants* eux-mêmes.

Cette école vient d'être transférée, du Côteau St. Louis à Chambly, où les Sourds-Muets trouveront, dans le collége de cette paroisse, un local plus commode, avec un terrein spacieux, tel qu'il leur en faut, pour se former à l'horticulture et à l'agriculture.

L'école des filles Sourdes-et-Muettes se tient toujours à la Longue Pointe et continue d'être dirigée par les Sœurs de la Providence, dont quelques-unes, comme on le sait, ont été envoyées à New-York, pour s'y former à l'enseignement du *Mutisme*, à l'Institution de cette ville. Les Sœurs ont présenté à l'examen de la fin de leur année scholaire, une vingtaine d'élèves, dont les réponses ont été si satisfaisantes, que le Surintendant de l'Education, qui était présent, a cru devoir faire sur le champ l'éloge de cette Institution naissante.

Telles sont les deux écoles de Sourds-Muets, que je recommande à votre sollicitude pastorale ; et qui paraissent préparées à faire tout le bien, que l'on peut attendre de pareilles Institutions.

Mais pour en faire sentir encore mieux l'importance et les avantages, je vais vous présenter ici trois considérations qui, toutes simples qu'elles sont, pourront vous fournir de puissants motifs d'encouragement, auprès des parents et autres personnes intéressées à l'éducation de ces êtres infortunés.

La première est que les Sourds-Muets, sans éducation, ne peuvent avoir de rapports avec la société que très-difficilement et très-imparfaitement.

La seconde est qu'au moyen de l'éducation, ils peuvent devenir de bons citoyens.

La troisième est que, moyennant l'éducation, ils peuvent surtout devenir de bons chrétiens.

Ière Considération.—Il faut aux Sourds-Muets de l'éducation pour se mettre en rapports avec la société.

Il est inutile de dire que les Sourds-Muets sont doués, aussi bien que les *parlants*, des facultés intellectuelles. C'est un fait constant ; et, paraître en douter, serait à leurs yeux un soupçon injurieux. *Avais-tu des idées*, disait à un jeune Sourd-Muet, M. Itard, célèbre médecin de Paris : *oui*, répondit sur le champ ce Sourd-Muet qui fréquentait alors l'école de cette ville, *j'en avais déjà à six ans* ; ce qu'il n'eut pas de peine à prouver. *S'il en est ainsi*, répliqua le médecin, *c'en est fait du système de Condillac.*

Mais pour les Sourds-Muets, comme pour les *parlants*, il faut que la société, qui est dépositaire des idées religieuses et sociales, les communique à ses membres, par tous les moyens en son pouvoir. Elle les fait passer dans l'esprit des *parlants* par l'organe de la voix humaine, et dans celui des Sourds-Muets par le langage des signes. Mais pour les uns et les autres, il y a d'autres moyens d'aller puiser, au trésor commun, les idées traditionnelles ; telles sont, par exemple, la lecture et l'écriture.

Il résulte toutefois bien des idées fausses chez les Sourds-Muets, qui sont en rapports avec des *parlants*, qui n'ont pas une vraie connaissance du langage mimique. Car ceux-ci faisant usages de signes, qui n'expriment que très-imparfaitement les idées qu'ils veulent transmettre à cette classe de la société, qui n'entend ni ne parle, ils ne sauraient en être bien compris. On en jugera mieux par quelques exemples ; et pour cela nous allons écouter un Sourd-Muet qui va nous dire les idées fausses et bizarres, qu'il s'était formées, par exemple, sur les morts, avant son instruction. (1)

" J'habitais, dans mon enfance, avec ma famille, dans une ville de Province (en France). La première fois que j'assistai à un convoi funèbre, je m'imaginai que le mort, que l'on descendait en terre, allait se reposer quelque temps, dans son cercueil ; et

(1) Je m'abstiens de nommer les Auteurs cités, quand ils sont vivants.

qu'en suite il reviendrait parmi nous. Assez longtemps après, voyant que ce mort ne revenait pas, je m'informai, de ceux que j'avais vus à son enterrement, pourquoi il ne paraissait plus. Mon esprit franchissait un espace immense, pendant que l'on m'expliquait ce qui se passe à la mort de chacun de nous. Un autre jour, je vis un cercueil, dans une chapelle ardente. Je ne fus cette fois sujet à aucune erreur; mais me rappelant ce que l'on m'avait dit précédemment, je compris que ce mort allait nous faire un éternel adieu."

L'on ne doit pas être surpris de voir les Sourds-Muets si ignorants de ce qui nous attend tous, au moment de la mort, lorsqu'ils ne sauraient même pas rendre compte des choses naturelles, qui frappent le plus les sens. On demandait à un de ses infortunés comment se faisaient la poussière, le vent et la pluie, qui l'incommodaient. Il répondit que c'était en balayant le Ciel que les Anges faisaient de la poussière ; et que leur souffle produisait les vents ; et que c'était en agitant l'eau qu'ils faisaient tomber la pluie.

Mais ce qu'il importe le plus de remarquer ici, et ce qui en effet revient davantage a notre sujet, c'est la profonde ignorance des Sourds-Muets, en matière de religion, tant qu'ils n'ont pas été mis en rapport avec la société par l'écriture, ou le langage mimique. Nous allons à ce sujet écouter un Muet instruit nous dire ses impressions religieuses, avant qu'il eut fréquenté les écoles.

" Je n'avais aucune idée exacte des mystères de la Ste. Trinité, de l'Incarnation et de la rédemption."

" Je ne savais pas que Dieu a donné aux hommes une religion ; et par conséquent, je ne pouvais soupçonner qu'il y a obligation de l'observer. Je ne savais pas non plus qu'il y a, dans l'autre monde, une récompense pour les bons, et un chatiment pour les méchants. Mais je pensais que c'était pour punir ou récompenser les hommes, que le ciel donnait du beau ou du mauvais temps."

" Je ne m'étais formé aucune idée juste de la prière, de la confession, de la communion, de la Ste. Vierge, du chapelet, des images, des Anges et des saints."

" Ainsi, quand mon père me faisait mettre à genoux, pour prier, je pensais à la vérité au Ciel ; mais c'était pour le faire descendre de nuit sur la terre, afin d'arroser les jardins, ou pour guérir les malades, Je concevais beaucoup de joie, quand les plantes croissaient, ou que les malades revenaient à la santé. Toute ma prière alors se réduisait à faire ce que je voyais faire à ma mère ou à mon grand-père, c'est-à-dire, à joindre les mains et à remuer les lèvres ; car je n'y comprenais rien."

" Je croyais que le crucifix, que je voyais exposé dans toutes les Eglises, était le maître du tonnerre ; parce que, sur certai-

nos Images, je l'avais vu représenté dans les nuages. Je m'étais mis dans l'esprit que quand je serais grand, je pourrais monter jusqu'aux nues; et que là je verrais comment se font les éclairs, la pluie et le tonnerre. Ayant remarqué que le côté du Christ était percé d'une lance, je demandai à mes parents ce que cela signifiait. Ils purent me faire comprendre, par signes, que c'était les Juifs, qui l'avaient ainsi traité, en perçant ses pieds et ses mains de gros clous et en enfonçant une longue lance dans son cœur. Dès lors, je ne pus supporter la vue des Juifs, qui étaient en grand nombre dans mon pays; et leurs figures me paraissaient si monstrueuses, par suite de mon imagination exaltée, que je prenais la fuite, quand il m'arrivait d'en rencontrer quelques-uns."

" Quand je voyais de jeunes enfants faire leur première communion, j'aurais beaucoup désiré faire comme eux. Car j'étais jaloux de leur bonheur, et je me sentais touché des appareils pompeux, qui ont accoutumé d'accompagner cette belle cérémonie. J'aurais bien voulu les suivre à la sainte table; mais je n'osais le faire, parce que je ne me voyais pas habillé aussi proprement qu'eux. Ce qui montre assez que je n'avais pas de cette grande action, l'idée que s'en font les enfants qui s'y sont bien préparés."

" Je ne réfléchissais pas sur la fin, que Dieu s'est proposée, en me créant et en me mettant au monde. Je ne pensais nullement à cette essentielle vérité que l'homme n'est sur la terre, que pour sauver son âme. Il ne me venait pas même en pensée que j'avais une âme immortelle. J'allais cependant, tous les dimanches, à la Messe et aux Vêpres, avec mes parents ou mes compagnons. Je me sentais du respect pour le Crucifix et pour les autels, et je ne me permettais pas de gesticuler, dans les églises, parce que je m'apercevais que l'on y gardait un profond silence. Voyant que beaucoup d'autres s'occupaient à lire, pendant les offices, je me chagrinais de ne pouvoir faire usage de livres, à cause de mon ignorance."

" Je n'étais pas arrivé à comprendre que Dieu a fait de rien toutes choses; et quoique j'admirasse beaucoup les brillantes couleurs des fleurs et surtout l'éclatante beauté du Ciel, j'avais des idées fort singulières de la grande œuvre de la création. Ainsi, je m'étais imaginé que le Soleil et la Lune avaient été placés, dans le firmament, par le Christ, pour épier toutes les actions des méchants."

Ce langage d'un Muet, tout simple qu'il est, nous dit bien haut le besoin qu'il a de fréquenter de bonnes écoles, pour apprendre à être un bon citoyen et un bon chrétien. Or, avec cette instruction, il peut parvenir à la connaissance des devoirs de la vie sociale et religieuse. Pour s'en convaincre, nous allons encore

entendre ces êtres infortunés, qui nous parleront plus éloquemment, dans leur langage muet, que les meilleurs orateurs.

2ème Considération.—Le Muet instruit peut être un bon citoyen.—Il importe avant tout de faire remarquer que le Sourd-Muet peut désirer, et désire en effet beaucoup, le bienfait de l'éducation. Celui que nous allons faire parler sera l'interprète fidèle de beaucoup de ses compagnons d'infortune.

" Etant encore tout petit, et avant d'être admis à l'école des Sourds-Muets de Paris, j'en fréquentais une de *Parlants*, dans ma ville natale. J'étais si jaloux du bonheur de mes compagnons de classe, et si dépité de ne pouvoir m'exprimer comme eux, de vive voix, que je me résolus un jour de me faire donner une leçon bon gré malgré. J'épiai donc le moment, où un de mes compagnons quittait les genoux de notre maîtresse ; et je m'emparai de sa place, pour qu'elle me montrât mes lettres, comme aux autres. Je triomphais de ma petite ruse de guerre, lorsque cette bonne femme me fit comprendre que mes oreilles et ma langue n'étaient pas conformées, comme celles de mes compagnons ; et que pour cela il m'était impossible d'apprendre aussi bien qu'eux. J'en fus si affligé que, pour me consoler, il fallut me promettre de m'envoyer à une autre école que celle-là, où je pourrais m'instruire comme les *parlants*."

Le Sourd-Muet est, comme on le voit, très-désireux d'apprendre quelque chose. Or, il est susceptible d'une instruction vraiment pratique, telle que peut l'acquérir un *parlant*, pour gagner sa vie honorablement.

Ecoutons là-dessus M. Alexandre Rodenbach, qui, quoiqu'aveugle, a pu, par ses talents remarquables, devenir membre de la Chambre des Représentants, en Belgique ; et qui parle, en ces termes, d'un Sourd-Muet, qu'il avait connu.

" C'est un élève distingué de l'Abbé Sicard : il est d'une sagacité et d'une pénétration peu communes ; et sa physionomie spirituelle et pleine de feu annonce assez la vivacité de son âme et sa grande intelligence. Il est marchand, fait lui-même ses voyages, et au moyen de l'écriture, il converse avec ses pratiques. Ce négociant, unique dans son espèce, ne montre point de méfiance dans ses transactions. Il a assez d'expérience, pour ne pas vendre dans les maisons douteuses. Peut-on après cela l'accuser d'ignorer le monde ? Il est prévenant, a de l'urbanité ; ses manières sont aimables et expriment les qualités de son cœur. Il a fait un mariage heureux, parce qu'il a été dicté par des inclinations pures et droites."

La bonne éducation perfectionne chez le Sourd-Muet comme chez le *parlant*, les heureuses inclinations du cœur. Nous allons en juger par les traits suivants qui vont nous prouver qu'il est bon

enfant, bon écolier, bon instituteur, bon ami, bon patriote, bon époux, bon père, bon parent, bon citoyen, enfin.

1°. *Il est bon enfant*, envers ses parents qu'il aime tendrement.

" Sourd de naissance, disait un de ses infortunés, j'idolâtrais mes parents ; et je n'ai connu aucun de ceux qui partagent mon infirmité, qui n'idolâtrât pas aussi les siens. Cela vient sans-doute de ce que, plus déshérités de la nature que les autres, nous sentons plus le besoin de nous attacher aux auteurs de nos jours, et de les aimer d'une affection plus filiale."

2°. *Il est bon Ecolier.*

Le Sourd-Muet est tendrement attaché à ses maîtres. Nous pouvons nous en convaincre, par le passage suivant, que j'emprunte au *Journal des Sourds-Muets et des Aveugles*, (décembre 1826.)

" Demandez. si vous voulez, à un élève de l'Abbé de l'Epée, quels sont ses sentiments à l'égard de cet homme si vénérable, si digne de tous ses respects. Il ne tarira pas là-dessus ; il ne vous laissera pas même partir, sans avoir raconté, dans ses moindres détails, tout ce qu'il en sait. On ne peut qu'être édifié de ses profondes émotions, que les années n'ont pas affaiblies. Il en est de même, si l'on pénètre dans l'humble asile des jeunes Sourdes-Muettes, dirigé, à Orléans, par les Filles de la Sagesse ; et qui compte dans ce moment (1852) vingt élèves. Ce sont vraiment vingt cœurs reconnaissants, dont l'hymne s'élève sans cesse vers le Ciel."

" Dans l'école de Paris, ne voit-on pas, chaque année, les Sourds-Muets, qui viennent des divers pays, ou appartiennent à diverses provinces, se réunir en famille, pour célébrer le joyeux anniversaire de la naissance de leur Père spirituel ? Oh ! comme leurs cœurs débordent ! Que de sentiments divers se confondent en un seul, celui de la reconnaissance !"

3°. *Il est bon Instituteur* et tendrement attaché à ses élèves.

Rien n'égale le zèle du Sourd-Muet, pour l'instruction de ses semblables. J'ai visité à Lyon une Institution, dirigée par Mr. Forestier, Sourd-Muet d'un talent remarquable. Ce monsieur, après avoir fait de brillantes études à Paris, s'était retiré en pays étranger, pour jouir du calme de la solitude. Dans une pièce de vers, que j'ai sous les yeux, il nous peint admirablement bien son bonheur, auquel il ne manquait qu'une chose, qu'il nous exprima par les vers suivants :

Loin des hommes trompeurs, je coulerai ma vie.
Le muet paria ne craindra plus l'envie.
Mais vienne en ma cabane un pauvre sourd.muet.
Approche enfant ! Je veux consoler ta misère.

De mon instruction viens goûter le bienfait.
Sous mon toit, avec moi, partage comme un frère,
Mes travaux, mes plaisirs, mes études, mon pain.
Sur toi je veux payer ma dette au genre humain.

L'on m'a parlé d'un autre Sourd-Muet qui fait gratuitement l'école à ses frères d'infortune, dans la ville de Nîmes. Pendant qu'il faisait ses études, avec succès, à Paris, il tomba dangereusement malade. Ses compagnons obtinrent par leurs ferventes prières sa guérison en même temps que sa conversion; car il était Protestant; et c'est par reconnaissance, pour ces insignes faveurs, qu'il s'est dévoué à cet enseignement, avec tant de générosité, qu'il refuse les plus grands avantages, qui lui sont offerts, pour pouvoir enseigner les plus pauvres et les plus abandonnés.

Ce qui m'a frappé, en visitant les Institutions de Sourds-Muets, en Europe, ça été de voir les corps enseignants, principalement composés d'Instituteurs *non-parlants*. Il est donc à espérer qu'ici, comme ailleurs, nous aurons plus tard des Instituteurs et Institutrices bien qualifiés, dans plusieurs des élèves, qui fréquentent aujourd'hui nos écoles naissantes de mutisme.

Le trait suivant peut encore donner une idée de la bonté de cœur des Instituteurs Sourds-Muets pour leurs élèves. En 1826, il y avait, à l'Institution de Rhodez, un professeur Sourd-Muet, âgé de 23 ans, nommé Louis Milsand, et d'une si grande capacité, qu'au jugement du directeur, il était la gloire et l'ornement de la maison. Etant allé un jour de congé conduire les élèves sur le bord de l'Aveyron, l'un d'eux s'aventura imprudemment dans cette rivière; et il allait se noyer, lorsque Milsand, averti du danger, se jeta courageusement à l'eau et put ramener au rivage l'enfant dont la vie était en danger. Mais voilà qu'au même moment il est entrainé par le courant; et soit épuisement ou émotion, il disparait, sans qu'aucun puisse aller à son secours.

4°. *Il est bon ami.* On en jugera par la lettre suivante d'un Sourd-Muet, à un ami Sourd-Muet comme lui.

Mon cher ami,

"Je n'avais pas attendu ta lettre, et déjà je songeais à t'écrire. Une bien triste circonstance m'avait suggéré l'idée de m'entretenir avec toi: j'éprouvais la douleur d'avoir vu successivement, dans l'espace de deux semaines seulement, descendre dans la tombe, deux jeunes gens et une jeune personne, tous trois Sourds-Muets. Notre ancien camarade, Lemercier, avait succombé à une maladie de poitrine, dont il était atteint, depuis cinq mois, par suite d'un refroidissement, qu'il avait ressenti, en sortant tout en eau."

"Quinze jours après, le jeune Catois nous avait été enlevé,

par une fluxion de poitrine. Lui-même avait assisté au convoi de son ami Lemercier. Je l'avais vu jouissant de la plus brillante santé du monde, avant son départ de Paris. Huit jours après, j'apprends qu'il n'est plus. Sa mort imprévue m'a vivement affecté. C'était un fort bon garçon, à qui je m'intéressais beaucoup. Il me faisait toutes ses confidences ; et j'étais son mentor. Privé de ses parents, il jouissait de trois mille francs de revenu ; et pensant déjà à se marier, il s'était choisi une femme accomplie. Les parents de cette demoiselle allaient accomplir ses vœux ; et tout semblait annoncer qu'un riant avenir s'ouvrait à lui. Et voilà que la mort brise toutes ses espérances. Il n'avait encore que vingt-cinq ans."

"Autre malheur : à la même époque, une autre demoiselle que tu ne connaissais pas, meurt de langueur. Elle était encore à la fleur de la jeunesse.... J'ai vu cette fleur à peine éclose se sécher et se flétrir.....

"Dans de si douloureuses circonstances, mon esprit se laissait tout naturellement aller à de sombres pensées. Tout à coup ton souvenir s'est présenté à moi ; j'ai tressailli. Mille inquiétudes sont venues m'assaillir. Calculant combien il s'est écoulé de temps, sans que je reçusse de tes nouvelles, ces inquiétudes ont redoublé. J'ai senti un vif besoin de me tranquilliser sur ton sort. Je mettais donc du papier sous la plume, que j'avais à la main,..... lorsque ta lettre m'est arrivée. Aussitôt elle a chassé de mon esprit les idées sombres, qui le tourmentaient ; mon front a repris sa sérénité ; et la gaieté m'est revenue. Alors j'ai eu non plus le besoin, mais le désir de t'écrire, etc."

5° *Il est bon patriote.* On va voir, dans les exemples suivants jusqu'où les Sourds-Muets peuvent porter l'amour de la patrie.

"Les sourds-muets, on a beau dire, sont les êtres les plus faciles à impressionner, quand il s'agit de la patrie, de l'honneur, et de la gloire, parce qu'entre tous les hommes, il n'en est pas qui possèdent, au même degré, le sentiment de la nationalité, et dont le cœur répond mieux, dans son silence apparent, à toutes ces idées magiques. Et ici je dois être cru sur parole, parce que je n'avance rien qui ne soit fondé sur mon expérience. Rien ne leur plait autant que de suivre le récit des batailles, des victoires, des exploits, qui ont illustré les armes françaises. Pour comprendre tout ce que leur âme renferme de patriotisme ardent, frénétique, il faut voir jusqu'où ils portent leur admiration, leur vénération, pour la personne de l'Empereur, (Napoléon le grand.) C'est en quelque sorte du délire que leur amour pour Napoléon."

"Dans le temps où la patrie était en danger, le sourd-muet Joseph, connu sous le nom de comte de Solor, s'engagea dans un régiment de dragons. Cette innocente victime avait été dépouil-

lée, en 1792, de ses titres et de sa position morale, par arrêt du nouveau tribunal de Paris, après la mort de l'abbé de l'Epée et du duc de Penthières, les seuls protecteurs qu'il eût au monde. Bientôt il fut cité parmi les plus braves; son nom vola de bouche en bouche; ses traits d'audace charmèrent les veillées du bivouac..... Dans une charge, ce jeune héros, après avoir longtemps soutenu le choc de l'ennemi, succomba glorieusement; le malheureux n'avait pas entendu le signal de la retraite."

6° *Il est bon époux.*

" Je connais beaucoup de mariages, écrit à ce sujet un sourd-muet, où l'époux est privé de l'ouïe et de la parole; et il ne tiendrait qu'à moi de citer des noms propres, si j'y étais autorisé. Eh! bien: je dois le dire à la gloire de mes compagnons d'infortune, dans aucun de ces ménages, je n'ai vu autre chose que ce qui peut contribuer au bonheur domestique....... L'épouse *parlante* est pour le mari sourd-muet un intermédiaire actif entre lui et la société. Elle est son oreille, sa voix. Il ne sent plus son malheur que pour aimer davantage celle qui a remplacé, par sa tendresse, le vide de son existence, et fait cesser l'isolement, auquel il semblait condamné pour jamais; et dans l'excès de sa gratitude, il s'identifie avec elle, comme avec une consolation....

7° *Il est bon père.* Le Sourd-Muet aime tendrement ses enfans et s'occupe, avec une sollicitude toute paternelle, de leur bien être. On pourra s'en former quelque idée par ce qui suit.

" Je puis dire ici que tous les parents qui sont venus solliciter les conseils de ma modeste expérience, ont étendu leur sollicitude sur l'avenir entier de leurs enfans. Tel m'a interroger sur les les formalités à remplir pour assurer à son fils *parlant* la jouissance ultérieure de ses biens. Tel autre affectionnait une jeune fille *parlante*, au point que, sentant qu'il ne vivrait pas longtemps, il ne pensait plus à lui, mais ne s'occupait que du sort de cette fille chérie. L'espace me manquerait, pour reproduire toutes les confidences que, confesseur improvisé de mes frères, j'ai été à même de recueillir, en pareilles circonstances."

8° *Il est bon parent.* Les œuvres vont le démontrer bien plus éloquemment que tous les discours.

Un imprimeur Sourd-Muet a sacrifié toutes ses économies, pour rétablir la fortune d'un frère *parlant*, qui était médecin. Un autre Sourd-Muet avait une jeune nièce, *parlante*, qui donnait de grandes espérances; et il sacrifia quarante mille francs, pour lui assurer un parti honorable.

9° *Il est bon citoyen.* Car son cœur s'attendrit à toutes les misères de ses frères.

" Sagit-il de faire une collecte en faveur d'un malheureux *parlant* ou *muet*, qui demande le pain de la charité, c'est à qui ira le

premier à son secours, et chacun s'empresse d'adoucir sa position, selon ses petits moyens. Ceux-ci vident leurs poches, et ceux-là vont puiser de quoi soulager la misère d'autrui dans le dépôt secret de leurs modestes épargnes. Ceux qui n'ont rien empruntent à de moins pauvres qu'eux ; et si dans cet élan de charité, il en est quelqu'un qui semble vouloir se tenir à l'écart, que de sarcasmes viennent pleuvoir sur son avarice incomprise ! "

Tous ces faits et beaucoup d'autres, que je pourrais citer, suffisent sans doute, pour montrer les précieux avantages que procure aux Sourds-Muets, une bonne éducation. Je n'insisterai donc plus là-dessus.

3ème Considération.—Avec de l'éducation, les Sourds-Mnets peuvent devenir de bons chrétiens.

Je vais encore faire intervenir les Sourds-Muets, pour démontrer cette vérité ; et l'on sera merveilleusement consolé de voir que généralement ces êtres infortunés apprécient souverainement la religion, une fois qu'ils ont appris à la connaître, et qu'ils sont d'une piété vraiment édifiante, dès que, par le moyen des signes ou de l'écriture, cette vertu s'est fait connaître à leur cœur.

" A l'âge de dix ans, je fus admis à l'école des sourds-muets.... et ce qui me faisait une plus vive impression, quand on me faisait l'instruction religieuse, c'était l'explication des Mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie."

" Lorsque le Professeur m'eût expliqué l'œuvre de la création du monde, j'allai voir, sur une carte géographique, toutes les terres et les mers, que Dieu avait tirés du néant. Je regardai ensuite le Ciel, et frappé de son immensité et de sa beauté, je me laissai aller au sentiment d'étonnement, que m'inspirait la pensée de la puissance de Dieu, qui a fait de rien tant de beaux ouvrages. *Que de richesses ! Que de beautés !* m'écriai-je, en présence d'un de mes condisciples avec qui je contemplais ce magnifique spectacle de la nature."

" Après que l'on m'eût parlé de la fin de l'homme, sur la terre, je sentis vivement que je n'avais été créé que pour posséder un bonheur éternel ; et je compris que, pour y arriver, je devais être un *bon enfant*. Je me rappelle que je faisais alors mon possible, pour gagner à Dieu un de mes compagnons d'infortune ; et que je l'engageai à recourir à la prière, pour obtenir la grâce de résister à tous ses mauvais penchants. Je lui parlai aussi de l'enfer, en des termes si forts, qu'il en parut effrayé ; et plusieurs fois il versa des larmes. Lorsqu'enfin il me promit de changer de vie, je fus au comble de mes joies.

" J'entrai, un dimanche, dans une église où je n'avais jamais été, afin d'assister à la Messe. Je fus surpris de ne voir, dans

cette église, ni autel, ni ornements, comme dans les autres, que je connaissais; mais une simple table, couverte d'un tapis. Je remarquai qu'un homme qui était en chaire, lisait un certain livre. Un des assistants s'étant moqué de moi, parce que je portais sous le bras un *Paroissien*, je me retirai tout confus; et l'on m'apprit ensuite que j'étais entré dans une église protestante."

"Mon esprit ne peut se lasser d'admirer la bonté du Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour nous enseigner le chemin du Ciel; et qui s'est laissé crucifier, pour nous racheter de la mort éternelle, et nous mériter le Paradis."

"Quand je pense que Dieu nous a tous créés, pour nous rendre heureux dans le Ciel, si nous le servons fidèlement sur la terre, mes entrailles sont émues de compassion, à la seule pensée de l'ignorance ou de l'indifférence des Sourds-Muets, en fait de religion, et je me sens un grand désir de travailler à leur salut. Dieu m'a fait la grâce de convertir trois de mes amis, dont un qui était protestant, a eu le bonheur de mourir en bon catholique. J'attribue ces conversions à la protection de la sainte Vierge; et voici ce que j'écrivais un jour à un de ces trois convertis: *Je bénis mille et mille fois la sainte Vierge, qui a exaucé mes prières, pour votre conversion, et qui, avec une bonté de Mère, a purifié votre cœur de ses souillures, et l'a ensuite orné de vertus. Elle aime à être ainsi notre mère: Oh! oui: vraiment elle est la plus tendre et la plus aimable des mères.*"

"Etant allé passé mes vacances chez mes parents, une de mes sœurs me demanda si je pourrais l'aider, parce qu'elle avait intention d'entrer dans un couvent. A une pareille proposition. mon cœur surabonde de joie; car depuis longtemps je désirais que toutes mes sœurs se fissent religieuses, parce qu'elles seraient moins en danger pour leur salut. Je fus assez heureux que de pouvoir la seconder dans ses pieux désirs; et lorsqu'elle prit le saint habit, j'assistai à cette touchante cérémonie. Je fus singulièrement touché de la voir s'avancer vers l'autel, avec une couronne d'épines sur la tête, et montrant cependant, dans tout son extérieur, un souverain contentement. Je versais des larmes abondantes, en voyant ainsi cette sœur devenir l'épouse de Notre Seigneur Jésus-Christ."

L'on voit par ce récit les admirables effets, que produit l'instruction religieuse, chez les Sourds-Muets. Quiconque les a vus prier, communier ou faire leurs autres exercices religieux n'a pas de peine à s'en bien convaincre. Car rien de plus expressif que leurs gestes, leurs figures, leurs attitudes, dans ces actes solennels. Mais pour eux, la piété ne se borne pas à ces signes extérieurs. Beaucoup de faits, que l'on pourrait citer, annoncent assez qu'elle est réelle et pratique.

Un Sourd-Muet se trouvant sur le bord d'une rivière, il aperçut un jeune homme qui allait se noyer. *Que va-t-il devenir*, s'écria-t-il en s'adressant à ses compagnons ? *sera-t-il sauvé, ou sera-t-il damné* ? Et à l'instant il s'élance à l'eau ; et il est assez heureux pour ramener au rivage ce malheureux qui dut la conservation de sa vie à sa charité. Dans une autre occasion, ce fut en se disant à lui-même: *serai-je sauvé* ; *serai-je damné*, que ce Sourd-Muet put se délivrer d'une tentation opiniâtre.

On jugera de leur fidèlité aux commendements de Dieu et de l'Eglise, par le fait suivant. Un Sourd-Muet avait été invité à diner, un certain vendredi, chez un ami. On servit du gras, et notre Muet refusa d'en manger. Les quinze convives, qui avaient les yeux fixés sur lui, s'étonnèrent de ce qu'il connaissait si bien le précepte de l'Eglise, qui défend l'usage de la viande, dans ce jour, et surtout de ce qu'il montrait tant de fermeté à l'observer. Un de la compagnie fut si touché de son exemple, qu'il se décida à ne rien manger de ce qu'il y avait de gras sur la table.

Tous ces témoignages montrent clairement que les Sourds-Muets ont un indispensable besoin d'instruction ; qu'ils sont susceptibles de beaucoup de développement intellectuel ; et par conséquent, que l'on ne perd pas son temps à la leur donner. Les trois considérations, que l'on vient de faire, sont donc d'une grande importance, et méritent à coup sûr notre plus sérieuse attention.

Car s'ils sont capables d'instruction religieuse, comme on n'en saurait douter, on ne peut plus admettre en principe qu'ils sont incapables de recevoir les sacrements ; et par une conséquence nécessaire, il faut en venir à cette conclusion que l'on doit leur procurer l'éducation préliminaire qui les dispose à les recevoir avec fruit. Voilà ce que les parents, aussi bien que les Pasteurs de ces êtres infortunés, ne doivent jamais perdre de vue.

Que de puissants motifs se pressent ici sous ma plume, pour recommander cette excellente œuvre ! Les Sourds-Muets ont un absolu besoin d'une instruction proportionnée à leur infirmité corporelle : il faut donc la leur donner. Ils peuvent devenir de bons chrétiens : la religion leur doit donc ses soins maternels. Ils peuvent devenir de bons citoyens : le Gouvernement leur doit donc une protection particulière.

La plupart de ces êtres infortunés appartiennent à des familles pauvres : c'est donc à la charité publique et individuelle à leur venir en aide. Ils se montrent compatissants aux misères des *parlants* : par un juste retour, les *parlants* doivent avoir pitié de leur misère spirituelle et corporelle. Par l'éducation, on en fait de bons enfants, de bons époux, de bons pères, de bons amis. Notre société toute entière est donc vivement intéressée à se

donner des membres actifs, dans la personne de plus de treize-cents Sourds-Muets, que compte aujourd'hui notre pays. Nous avons tous les éléments nécessaires, pour améliorer le sort de ces infortunés. Nous ne demeurerons donc pas indifférens à l'appel, qui nous est fait en leur faveur. Le Protestantisme compte, aux Etats-Unis, de florissantes Institutions, pour l'instruction de ces êtres si disgraciés de la nature ; et il a même ses Eglises, pour leur enseigner ses erreurs. Le catholique Canada n'aurait-il pas aussi et des écoles, et des Eglises, pour propager ses éternelles vérités, dans une classe si intéressante de la société religieuse? Car le catholicisme, dans ce pays, a d'immenses ressources ; et avec le principe de dévouement, qui lui est propre, l'on peut tout oser et tout entreprendre.

Maintenant, je laisse à votre prudente charité de choisir les moyens, qui vous paraîtront les plus convenables, pour encourager nos petites Institutions. Le plus efficace serait sans doute que chaque Paroisse se mit à contribution, pour donner de l'instruction à ceux des Sourds-Muets, qu'elle compte dans son sein. On pourrait faire aussi, à cette fin, quelques quêtes dans l'église, les dimanches et fêtes d'obligation. Enfin, l'on ferait, avec succès, sans doute, un appel aux personnes plus à l'aise, comme il y en a, dans chaque localité, pour les engager à encourager une œuvre, aussi patriotique qu'elle est religieuse et charitable.

Je suis bien cordialement,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissant Serviteur,

✠ IG. ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.